

"Berlin après le blocus" dans The Manchester Guardian (7 juillet 1949)

Légende: Le 7 juillet 1949, le quotidien britannique de gauche The Manchester Guardian décrit les conséquences économiques d'une levée du blocus de Berlin et décrit l'afflux de produits de consommation dans la capitale allemande.

Source: The Manchester Guardian. 07.07.1949. Manchester: Manchester Guardian. "Berlin after the blockade", p. 1; 6.

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/berlin_apres_le_blocus_dans_the_manchester_guardian_7_juillet_1949-fr-8890f956-541f-41ed-84cd-939c80dd62a4.html

Date de dernière mise à jour: 05/07/2016



Berlin après le blocus

Un changement remarquable

De notre correspondant particulier

Berlin, au mois de juin.

En l'espace de quelques semaines seulement, le visage de Berlin est devenu presque méconnaissable. Des rues infiniment plus propres – l'un des rares résultats positifs du blocus, le déblaiement massif des décombres ayant remplacé la production industrielle normale – accueillent une foule de visiteurs. Assis dans des cafés bondés, ils regardent les foules nouvelles des passants, habillées différemment, à la mode; et, de leur côté, les flâneurs sont sortis pour scruter les cafés et les vitrines des magasins, curieux de découvrir la prospérité nouvelle, étonnante apparemment, qui a déferlé sur Berlin-Ouest comme un raz de marée. Un Berlinois auquel je me suis adressé s'est montré presque lyrique à ce sujet: avant, estime-t-il, le visage de Berlin était celui d'une femme d'âge moyen, marquée par les intempéries, vêtue d'une salopette rapiécée, empilant des briques le long des rues en ruine de la cité; maintenant, c'est celui d'une jeune fille, vive et enthousiaste – d'une jeune fille portant une fraîche robe d'été et des sandales.

De fait, les sandales sont sans doute inhérentes au nouvel esprit de gaîté et d'optimisme qui a envahi Berlin depuis la levée du blocus. La mode qui s'est mise à éclore à Berlin a adopté les costumes de plage de Cannes, des coiffures d'une imprévisible complexité, un «new» look poussé à l'extravagance et – des sandales de couleur rouge, verte et fauve, souvent perchées sur des talons-échasses en liège de dix centimètres de haut, ou équipées de fines semelles de caoutchouc «boogie-woogie». Au dire de tous, elles sont scandaleusement chères et personne ne peut se les offrir. Mais tout le monde en a.

Fruits et poissons

Un habitué des bancs du parc de l'Olivaer Platz m'a dit qu'une personne sur quatre qui passe par là est chaussée de neuf. «Et les gens marchent sans faire de bruit. On n'entend plus ces vieilles galoches qui martelaient le trottoir». Les tire-au-flanc de Berlin-Ouest, de plus en plus nombreux maintenant que 20 pour cent de la population active est au chômage, racontent comment les nouvelles chaussures arrivent par camions entiers dans les grands entrepôts tandis que les chauffeurs repartent avec des valises bourrées de marks allemands.

Des étals de fleurs et de fruits sont apparus dans tous les secteurs occidentaux de la ville avec une abondance et des couleurs que l'on n'avait pas vues depuis 1939. Les journaux montrent des photographies d'Allemands de la zone russe poussant leurs cargaisons de fruits, de fleurs et de légumes dans Berlin, alors que durant le blocus les Berlinois devaient aller au ravitaillement dans les campagnes, risquant l'arrestation et l'emprisonnement par la «police du peuple», l'une des principales armes des Russes dans leur tentative d'obtenir la soumission de la ville par la famine.

Un vieux commerce a repris. Les fruits de Berlin provenaient autrefois de l'île paradisiaque de Werder, juste après l'actuel bastion russe de Potsdam. Ses fleurs étaient cultivées dans les jardins maraîchers de Beelitz, à une quinzaine de kilomètres au-delà des limites de la ville. Cette année, les gastronomes de Berlin n'ont qu'une unique raison de se plaindre – le blocus a été levé trop tard pour la récolte des asperges de Treuenbrietzen, à quarante-cinq kilomètres à l'intérieur de la zone russe – mais ils disposent d'une belle variété de légumes frais, à faire honte aux maigres rations de la colonie britannique.

Peut-être les Berlinois – qui ont de nouveau l'électricité et qui n'ont pas besoin de beaucoup de charbon en été – ont-ils tout naturellement pensé en premier lieu à la nourriture. Un Allemand moyen dépense aujourd'hui 75 pour cent de son revenu pour son alimentation et pourtant il n'a pas plus qu'un pauvre d'avant la guerre. Depuis la levée du blocus, la nourriture se déverse dans Berlin par l'Autobahn, mais il s'en infiltre bien davantage depuis la zone russe. Pour les Allemands de la zone russe, Berlin est devenue une sorte de fête foraine géante, dotée de sa propre monnaie. Ils sont bien décidés à accumuler le plus

possible de cette monnaie et à la dépenser dans le seul endroit qui leur soit ouvert, où ils n'ont pas à craindre le regard des espions formés par les communistes, ni la lourde main des policiers payés par le régime communiste.

Les prix des denrées alimentaires ont fortement chuté dans les secteurs occidentaux. En avril 50 kg de pommes de terre coûtaient 30 marks au marché noir; 5,50 aujourd'hui. Les denrées de base telles que le pain, la farine et le sucre ont chuté de 60 pour cent. La viande et les matières grasses ont conservé des prix plus proches de ceux du temps du blocus – le beurre, par exemple, n'est passé que de 18 à 13 marks la livre – mais les produits de luxe sont à leur plus bas niveau depuis 1939. Le lait en boîte américain est presque une drogue sur le marché. Le chocolat, à 8 marks la livre en avril, coûte maintenant environ 2,50 marks; la confiture est six fois moins chère que pendant le blocus; le fromage, que l'on ne trouvait que rarement à 6 marks la livre, vaut maintenant 1,30 mark. Hormis pour quelques articles, comme les légumes et les graines, les secteurs occidentaux pratiquent partout des prix plus bas que les magasins dits «libres» du secteur et de la zone russes.

Le contraste entre les restaurants des secteurs occidentaux et russe est énorme. À Berlin-Ouest, par exemple, on trouve parmi les plats «hors rationnement» des mets tels que des anguilles à l'étouffée pour 3 marks; du lièvre rôti (braconné dans la zone russe) pour 3,50 marks, des oeufs et du bacon pour le même prix, et un pot de vrai café pour 70 pfennigs. Pour ces mêmes denrées, on paie respectivement 11,50; 13,50; 11,60 et 4,50 marks dans le secteur russe – soit globalement quatre fois plus. Les restaurateurs des secteurs occidentaux ont observé un fait significatif, à savoir qu'une part croissante de leur clientèle vient du secteur russe, et même de la zone russe. Cette tendance devrait s'accroître au fur et à mesure que le flux financier dans Berlin-Ouest – délirant après la levée du blocus – tendra à tarir.

Les marchandises suivent inévitablement l'argent lorsque ce dernier est aussi rare que dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Mais, même dans ces conditions, quelque chose est venu s'ajouter au régime alimentaire des Berlinoises, en quantités plutôt surprenantes. Il y a quelques semaines, les seuls poissons sur le marché à Berlin étaient la roussette et une médiocre morue, rationnées. Aujourd'hui, on peut acheter de la sole à 1,60 mark la livre; du maquereau à 1,50; du carrelet à 90 pfennigs et de l'églefin à 60. Toutes sortes de poissons en boîte arrivent en grandes quantités de Hambourg et de Kiel, et les Berlinoises de l'Ouest, qui avaient pour habitude d'aller dans le secteur russe pour acheter du hareng, le trouvent maintenant à seulement 50 pfennigs, c'est-à-dire trois – ou quatre – fois moins cher, dans les secteurs occidentaux. De manière générale, le poisson a chuté à un huitième de son prix durant le blocus, et Berlin est en train de devenir – après Hambourg – la ville d'Allemagne qui consomme le plus de poisson.

Les poches vides

Les produits de consommation autres que la nourriture ne sont pas aussi abondants. Les costumes et les robes sont aussi chers que pendant le blocus car ils sont fabriqués par des tailleurs berlinois qui ont besoin de plus d'argent que jamais. Les chaussures proviennent pour l'essentiel de l'Ouest, mais les textiles et les bas sont importés de Saxe, dans la zone russe. Ainsi, les prix moyens des textiles ont chuté à un cinquième de ce qu'ils étaient pendant le blocus, les bas sont à moitié prix. Des jouets et des montres de Thuringe arrivent dans les boutiques et on voit pas mal de marchandises tchèques et polonaises, ceci dans le cadre des accords commerciaux entre la zone russe et les pays du bloc de l'Europe de l'Est. Berlin est devenue le point de mire des commerçants qui veulent obtenir, en fin de compte, suffisamment de monnaie occidentale pour acheter des matières premières et des produits finis du côté droit du Rideau de fer.

Pourtant, en dépit de la prospérité de surface et des mines heureuses des gens qui vivent les meilleurs moments de leur vie depuis le début de la guerre, le manque d'argent est général et se fera de plus en plus sentir. Ce n'est pas un hasard si les commerçants sont devenus d'une politesse extrême, prêts à mettre sens dessus dessous leur devanture pour le client autrefois méprisé. On peut acheter des vêtements sans tickets et sans frais supplémentaires. Les théâtres et les cinémas encaissent couramment le prix des places en monnaie de l'Est, et les salles – même celle de l'Opéra dans le secteur britannique – sont rarement pleines. Récemment, lors d'une réunion publique, le chef du service de ravitaillement de Berlin, Fuellsack, a déclaré: «Il ne suffit pas de voir les marchandises dans les magasins, encore faut-il que les gens puissent les acheter».

Comme en Allemagne de l'Ouest, les Berlinois estiment ne pas en avoir les moyens. Deux exemples de budgets familiaux éclairent cette énigme. Une famille de cinq personnes dépense 75 marks par mois pour un petit appartement et 20 marks en frais d'éclairage, de chauffage et d'assurance. Sa nourriture coûte 40 marks par personne, soit 200 marks au total. Le revenu net du père est de 300 marks, dépassant déjà de 40 marks le budget moyen d'une famille de la classe ouvrière. Il n'y a ici aucune marge pour des chaussures, des vêtements, des équipements ménagers, ou des loisirs.

Une veuve, sans emploi, d'une cinquantaine d'années, perçoit 100 marks d'allocations par mois. Son appartement coûte 56 marks, à quoi s'ajoutent 12 marks de charges fixes et 35 marks de nourriture. Elle ne peut s'assurer une marge qu'en louant une pièce de son logement déjà exigu, et peut-être en améliorant un peu l'ordinaire avec quelques travaux de couture ou de nettoyage. Au bout du compte, il ne reste rien pour acheter de la nourriture hors-rationnement, et la maladie est un spectre omniprésent pour les personnes âgées ou seules. En outre, les 20 pour cent de chômeurs de Berlin sont un problème effrayant, car la cité vit largement de charité, et un nouveau blocus entraînerait une nouvelle récession, plus grave encore, de son commerce.

Une étude économique a indiqué quatre conditions essentielles pour le rétablissement économique de Berlin. Les installations industrielles et les équipements – tristement négligés pendant le blocus – doivent être renouvelés et la Banque allemande de développement doit immédiatement ouvrir à ce titre un crédit de 50 millions de marks au moins. Des matières premières doivent être importées de l'Ouest pour permettre d'enrayer le chômage en mobilisant toutes les ressources industrielles de la cité. Des relations commerciales étroites doivent être établies avec l'Ouest et il faut élaborer un programme pour les exportations «internes» de Berlin vers le reste de l'Allemagne. Enfin, un important crédit monétaire rétablirait d'un point de vue strictement financier la situation dans laquelle l'argent tend à fuir Berlin. La circulation des billets de banque, par exemple, a chuté de 35 millions de marks en trois semaines à la fin mai.

Telles sont les conditions préalables à la réussite des projets du Maire de la ville, le professeur Reuter, qui souhaite lancer dans les deux mois un vaste programme de construction, bâtir un élégant centre commercial en colonnade dans Fehrbelliner Platz, supprimer la carte de rationnement n° 3, la plus basse, garantir enfin l'approvisionnement à long terme des ménages en charbon et assurer l'indépendance financière de Berlin des prêts occidentaux non remboursables.